

Silvia Baron Supervielle

Entre les arbres

ici l'herbe
se repose
des ruines

ici l'heure
ne garde
ni n'égare

★

une branche
du compas
dessine le
cercle au
bout duquel
la pointe
du centre
se lève

★

racines nues
de neige et fûts
de brouillard

fruits ou ronces
pulpe ou pluie

tout se dévoile
et désiste

★

des grappes
d'oiseaux
noirs

bercent
les tiges

de la forêt
d'hiver
détachées

★

prière
de fantôme

l'ombre
de la lune

privée
d'entrer

★

du plus lointain
reflet une lecture
change mes yeux
en lacs de glace
ou un arbre de feu
et d'or appelle
à peine encore

★

depuis que le regard
est monté a mes yeux
l'arbre ne grandit
plus dehors à l'abri
ni la couleur autour
du jardin indépendant
fleurs et feuillage
meurent en captivité
et l'étoile se cache
de l'obscur éclat

★

entre les arbres
et soi les ombres
du vent hésitant
et soi le fleuve
d'ici a une autre
rive entre la mer
et soi les nuits
et le soleil seul
du rêve je suis
le lâche lien

★

nous irons au hasard
sans poids sans armes
déchargés de ces formes
treublantes entravées
à travers les tempêtes
du soleil et des nuages
sans pas sans chemins
par la cime de l'allée
où se tisse le murmure
par les haltes de l'air
et le vent des étoiles
sur la mer en liberté
qui a passé l'horizon
lorsque nous serons
capables de voler

Luc Richir

Fables tirées de
«La quadrature du ciel»

CONTE D'HIVER

Jon marchait dans la nuit. Elle couvait comme un feu, bleue, avec la douce clarté d'un lac médusé. Il reconnut le contour de montagnes qu'il n'avait encore jamais vues, embrassa du regard des pentes si abruptes qu'elles semblaient effondrées et vit que son regard convenait d'un pacte conclu entre sa présence et la solitude douloureuse de leurs sommets. Elles donnaient une impression d'isolement lugubre, de tristesse irrémédiable. De l'emportement qui les dressait l'une contre l'autre, il se sentit ignoré, voué à un oubli sans rémission qui le rendit léger, libre de traverser en toute impunité l'épaisseur des forêts. Parfois des pierres tombaient dans le vide ouvert sous ses pas, brisaient d'invisibles parois de cristal dressées autour de lui, des murs qui le laissaient passer avec une grâce étonnée de funambule.

Comme le sentier s'obscurcissait et que Jon ne voyait plus où il posait les pieds, le fracas des pierres, que les parois se renvoyaient avec une sorte de sécheresse rageuse, rendit l'abîme si proche qu'il crut s'être endormi. Il marchait comme en rêve, porté par l'illusion de frôler un sol consistant, gêné par le retard de sa pensée sur le pressentiment du gouffre. Se réveillait dans une aspiration torrentielle et rien — aucun rêve dont il pût se réveiller — n'expliquait la sensation d'accélération qui rendait la chute sournoise et presque désirable.

Jon eut peur pour la première fois. Une peur complice des séductions de la montagne, de ses traîtrises, embusquée derrière chacun des faux pas devenus possibles. Elle grandit, d'une formidable avidité, et déboucha sur l'envie panique de presser le pas. Son épouvante frisait l'enthousiasme. La montagne lui parut pleine d'intentions mauvaises. En devenant intelligente, attentive à chacune de ses erreurs, elle se creusa comme sous le coup d'un vieillisse-

ment rapide. Le ciel se para d'une lumière quasi diurne, la lune accusa les crevasses, durcit les arêtes, multiplia les ombres. Au cœur du firmament flottait un nuage au profil d'argent. Jon eut la sensation que le ciel luisait comme un lac, que son corps en occupait le fond, engourdi par un froid immémorial. C'était une sensation de désespoir comme peut en connaître un enfant reclus dans une cave, la détresse d'un enfant auquel il ne sera pas pardonné.

Jon eut une autre sensation : celle de tanguer sur une passerelle ballottée par le vent. La seconde impression compliquait la première, elle rendait le désespoir presque hilarant. Il aurait voulu se pencher sur le gouffre, en sonder la noirceur, s'en imprégner, sentir monter en lui l'angoisse, puiser en elle une ivresse anéantissante. Sensation dangereuse car elle lui suggérait de pactiser avec le vertige. Il se vit tomber si vite que l'impression de chute s'inversa, devint ascension, soulèvement de la matière en vue d'un grand mystère. L'ivresse promise avait une voix de sirène, extrême, inaudible, une voix dont les accents s'estompaient à mesure qu'il se rapprochait de sa source. On aurait dit qu'elle virevoltait avec le vent, qu'elle éclatait de rire pour s'exténuer en plaintes entrecoupées de silences haletants.

Curieusement, Jon n'avait pas l'impression de la percevoir. La perplexité fit place au sentiment, à l'erreur propre au sentiment. La voix grondait dans un tumulte obscur. Le traversait, le laissant infirme d'un sens qui le désertait. Lui jetait au visage les bribes d'un mot hué par le concert d'hyènes que la tourmente orchestrait. Il avait beau savoir la nuit tendue vers le respect de toute chose, illuminant les zones touffues de la forêt, posant le feu de ses étoiles sur les cimes, la voix émanait d'une source étrangère à toute amitié.

Jon se coucha en tremblant sur un rocher. Non, le rocher n'était pas noir. Il n'avait aucune couleur. Son obscurité rayonnait, l'absence de coloration vibrait dans les yeux, se nourrissait de leur rondeur, butinait leur chair. Là haut, si haut qu'en regardant on perdait les sommets de vue, la voie lactée remplissait le ciel. Son immobilité faisait écho à la stupeur qui succède à une explosion colossale — comme si l'univers était sous le choc de ses origines.

Pour l'apercevoir, il fallait éprouver un vertige sans fond, oublier tout repère, tout ce qui pouvait orienter la dérive vers le bas ou le haut, la gauche ou la droite, basculer en un lieu dont les limites s'évanouissaient. Gagner ce non-espace, c'était se perdre à jamais. En vérité, l'univers constitue un corps dont les mouvements s'équilibrent en fonction d'un centre unique de gravité : la terre. Jon comprit l'importance de cette idée, et surtout que c'était une idée. Ferme dans son évidence, elle permettait de supposer un sol et d'enjamber les torrents qui fulminaient à ses pieds. Il sut que la peur de tomber restituait à l'idée de terre sa pesanteur véritable. L'authentique frayeur provenait d'en haut, de la muette aspiration du ciel. Il suffisait de voir le firmament pour se sentir étouffer. L'air était si pur, on entendait craquer

la neige. Etait-ce en écho à d'autres neiges, au bord de l'avalanche ? Le ciel n'allait-il pas lui tomber sur la tête comme la voie lactée, provisoirement suspendue — que seule une erreur de perspective dûe au semblant d'éternité autorisait à croire immobile ?

Jon fut pris dans un tourbillon. Ce qui le sidéra, c'était moins l'intensité de la rafale que sa lenteur. Un puissant, irrésistible dégagement de forces. Un élan d'autant plus effréné qu'il se chargeait de l'énergie du vent devenu fou dans l'entonnoir des montagnes. Jon était émerveillé par tant de violence. La neige fusait de toute part. Elle semblait aussi bien monter que descendre. Brusquement, elle obliqua pour le prendre à revers. Lui fustigea la face. Cingla son dos. Ces attaques étaient aussi diversifiées qu'imprévisibles. Tout en tournoyant, elle répandait le silence. Elle affligeait monts et forêts d'une sorte d'une surdité. Chaque chose était en attente de son écho, comme immergée au fond d'un puits où les bruits ne parvenaient plus qu'au prix d'un retard incalculable. Il s'agissait de l'envers du silence — de son insidieuse négation. La neige avait effacé une dimension dont Jon perçut trop tard l'importance. C'était plus impressionnant que la cécité, cela condamnait à évoluer sur un mode purement visuel comme si le son, évanoui, renonçait à seconder tout mouvement.

Il regarda l'orée de la forêt : longue meute immobile. Mais elle reculait ! Paraissait déjà un peu plus petite, défiant ses efforts pour l'atteindre. Comme s'il se trouvait sur un iceberg détaché de la banquise, loin, de plus en plus, du rivage. Comme la lisière n'était plus qu'un trait noir, il sentit ses forces le lâcher. La neige dégageait un rayonnement qui tenait lieu de jour. La lune jetait ses passerelles de lumière au-dessus des ombres. Le vent s'était tu. Une brume laiteuse montait de la vallée. Silencieuse, l'étendue invitait à se frayer un chemin. Mais depuis que la ligne des arbres avait disparu, Jon avait perdu tout espoir d'arriver à destination. A quoi bon ? Mais il gardait la conviction que marcher était vital. Il fallait avancer à tout prix, ne pas laisser le terrain à l'ennemi qu'il devinait en lui, à la puissance qui pactisait avec la nuit en lui rendant l'hommage d'un épuisement mortel. Raisonnablement, il aurait dû s'abandonner au désespoir, trouver refuge dans une bienveillante lassitude, dans la promesse d'un repos sans lendemain. La fatigue s'infiltrait en lui avec une douceur persuasive, elle parlait la langue maternelle de son corps, l'idiome inoubliable des peines et des reconforts d'enfant. Elle n'avait pas besoin de mots pour le convaincre, elle s'adressait directement à un besoin d'anéantissement confiant, au désir d'abdiquer tout désir, à la tentation de briser toute résistance.

Tout en fixant le ciel noir, il marchait à travers un champ de pierres. Leurs ombres gesticulaient au passage des nuages. Il crut apercevoir une silhouette, peut-être un loup attiré par sa peur. Elle disparaissait à mesure qu'il cherchait à lui donner un visage. Sans doute se montrait-il trop avide de la voir puisqu'elle refluit sans cesse. Parfois, elle approchait avec légèreté, comme si elle puisait dans la nuit la force nécessaire à son retour.

Jon avait beau ruser, elle n'apparaissait que par intermittences, lorsqu'il renonçait à la regarder. L'ombre le contemplait alors avec une sorte d'affection tutélaire, comme touchée qu'il fût là, presque enseveli dans la neige. Elle lui adressait un signe de connivence. Il lui répondit par un soupir comme font les enfants quand ils abandonnent le soin du monde à la vigilance de leur ange gardien. Elle parut se dégager d'enveloppes successives, se dépouiller. La neige illuminait son sourire. Au sommet des montagnes, il y avait un orage. En un éclair, un visage apparut et sombra. C'était inoubliable. La chevelure, prise au ralenti de la mémoire encore vive de l'éclair, avait concentré sur elle toute l'obscurité. L'ombre s'encapuchonna telle un épervier. Et se figea, immobile, sur le poing d'un fauconnier invisible.

GYMNOPIÉDIE

Avec ses grandes pièces claires, le manicomio affichait un air de gaieté en dépit du mélange de détresse et de pitié qu'on ressentait face à la souffrance des petits. Thérèse veillait, sévissait à grand renfort de panades. Elle les infligeait envers et contre tout. Et par tout, j'entends le désir des enfants. Ulcérée par leur manque d'appétit, elle leur supposait une voracité, une glotonnerie qu'elle s'acharnait à provoquer en fourrageant jusque dans leur gosier. Certains s'endormaient, avec une violence analogue à la sienne, presque étouffés par sa cuillère. Ils s'épargnaient ainsi le cuisant désarroi d'une plainte, l'aveu d'une protestation, et ne concédaient à l'ennemie aucun signe d'impuissance. Plutôt se laisser suffoquer.

Manifestement, les enfants n'avaient pas le choix. Ils devaient plier sous la loi des volontés nourricières de Thérèse. Ils étaient bouche et rien que bouche, l'œil glauque, ballottés jusqu'à la nausée par des vagues périodiques de purée.

Les enfants qui arrivaient au manicomio étaient mal en point. Chez la plupart, le mal n'était pas davantage localisé dans l'âme que dans le corps. Il les avait débordés l'une et l'autre au point de contaminer l'espace intermédiaire. Ces enfants n'étaient nullement livrés « à eux-mêmes », c'était pire, moins concevable : ils n'avaient plus d'eux-mêmes à qui être livrés. L'ennui, le désœuvrement leur faisaient défaut. Satellites d'une planète invisible, ils gravitaient comme ces navettes spatiales qu'on laisse dériver dans le giron de l'immense poubelle sidérale.

Curieusement, le manicomio était construit à l'image de leur égarement. Le bâtiment se déployait en éventail autour d'une cour intérieure. Les pièces ne communiquaient pas entre elles. Pour passer de l'une à l'autre, on n'avait pas le choix : retour au patio. Cette malice architecturale imposait un parcours cloisonné, pour ne pas dire borné, aussi exaspérant qu'au jeu de l'oie.

Je ne sais plus si ce fut grâce à David qui me saluait tous les matins avec un gazouillis communicatif. David ponctuait son bonjour par un éclat de rire angoissé, signe qu'il s'offrait sans défense à l'effraction d'un sourire. Zénabou s'est alors précipitée dans mes bras. Je ne m'y attendais pas. Personne n'aurait pu s'y attendre. Elle s'est blottie contre moi et m'a tourné le dos comme si mon regard était une épreuve. Je lui ai dit combien David me paraissait aujourd'hui en pleine forme. Ce n'était pas peu dire, il revenait de loin, naguère animé d'un mouvement pendulaire. David va mieux, lui dis-je, il ne parle pas encore mais ça viendra, patience.

Zénabou allait et venait sans but précis, des bras où je la berçais à une caisse où elle fit mine de se coucher, raide, immobile, quelle horreur ! Son silence dégageait une telle angoisse que je sus qu'il s'adressait à moi. En vérité, il connaissait l'idiome de la détresse, c'était l'écho de la vieille langue matricielle jamais oubliée de Zénabou. Je voulus à tout prix la voir. Elle était couchée dans la caisse. Elle jouait. Imperceptiblement, elle jouait. Agitait doucement les jambes. Enfin, elle est revenue vers moi, elle m'a soigneusement contourné de manière à éviter mon regard, son souffle m'a rafraîchi la nuque, elle a glissé dans mon oreille le bruit ténu de sa respiration, petite chose impalpable que j'ai perçue comme les prémisses de la parole.

Elle est vite retournée à ces ébauches de jeu, à ces esquisses de joie dont David avait le secret. Elle revenait périodiquement dans mes bras. Et puis, à l'occasion d'un de ces brefs séjours affectueux, elle m'a présenté son visage avec une solennité distraite. J'ai vu que c'était le seul visage jamais montré depuis des années, un miroir où chacun lisait dans l'autre l'attente enfin récompensée de ce moment.

Elle offrait et je donnais, je lui donnais de pouvoir s'offrir sans réserve, ne fût-ce qu'un instant. Je lui reconnaissais le pouvoir de s'exposer, ou plutôt de m'exposer au risque de la voir s'offrir, à l'écrasante responsabilité de l'accueillir ou de la refuser. Et comme elle voyait que son attente était la mienne et que le risque n'était pas moindre de mon côté, elle me reçut d'un bref, très éclairant sourire.

Zénabou, quand elle tourne rond, se promène entourée d'objets sonores comme si elle mobilisait une volière de perroquets en verve. Ce sont tantôt des jouets musicaux, tantôt des appareils à cassette où le Docteur lui a enregistré des mélodies, histoire de lui rappeler son père d'Afrique. Elle s'enveloppe de bruits. D'autres s'emmitouflent dans une couverture, elle, d'une chape de résonances. Nous avons, Zénabou et moi — je dis « nous » bien

qu'elle ne prononçât pas un mot, mais nous étions dans la connivence ; même si c'était moi qui causais, nous n'en parlions pas moins tous les deux depuis cette dimension que nous venions d'inventer et qui abritait nos échanges — nous avons nommé chacun des objets. Nous avons choisi un terme commun à la basse-cour des canards à roulettes, coincoin et autres pimpon qu'elle traînait dans ses parages. Nous avons appelé tout ça des *didi*.

Il y avait des didis de toutes les couleurs, des bleus, des rouges, des jaunes, des verts. Je me suis aperçu qu'elle ne les suçait jamais. En les entrechoquant contre ses dents, elle en tirait un son. En fait, son corps servait d'instrument. Le rapport était inversé. A moins qu'il ne fût exact, conforme à l'essence de la musique (n'est-ce pas le corps de l'interprète qui prête son volume à la voix de l'instrument et lui permet de vibrer ?). J'eus l'idée de lui suggérer une expérience toute simple : tu mets le didi dans la bouche et puis tu le portes à l'oreille. Le son, est-ce que tu l'entends encore ?

Stupéfaction.

Elle roula aussitôt entre ses doigts un limaçon de plasticine qu'elle nicha dans la conque de son oreille. Mais tous les orifices de son corps venaient d'un coup de perdre leur objet. Zénabou ne pouvait plus jouer les jolies caisses de résonance. Si sa bouche savait encore chantonner, son oreille en était désormais incapable. En somme, elle apprenait qu'elle avait une ouïe, et dans son creux elle s'empressa, comme pour la remettre en état, de fourrer tous les substituts possibles : d'abord l'escargot de pâte à modeler, ensuite des tubes de médicaments. Son corps n'était plus le lieu vide aussi bien qu'enchanté où tous les bruits du monde se donnaient rendez-vous.